

# GILLES-SOULEYMANE LAUBERT

*GEORGES, ou tout ce qui file entre les doigts*

**THEATRE**

**Gilles-Souleymane Laubert**  
Rue caroline, 40 CH - 1227 CAROUGE  
85, rue Lamartine F-74160 COLLONGES/SALEVE  
Liberté VI ext. Rue 40, villa 139.B SN - DAKAR  
+ 41 79 473 32 39 // + 33 4 59 436 428 // + 221 77 558 63 60  
glaubfr@yahoo.fr

*Le théâtre représente un appartement*

*Georges - un homme d'une soixantaine d'année - chantonne en nettoyant la cage de son oiseau*

**GEORGES.** — « Mon histoire c'est l'histoire d'un amour, ma complainte c'est la plainte de deux cœurs »...

*La sonnerie de la porte retentit. Il écoute et ne bouge pas. Deuxième coup de sonnette. Il ne bouge toujours pas. Troisième coup. Il regarde vers la porte sous laquelle une enveloppe est glissée. Il s'approche prend la lettre et la décachette. Il lit.*

« A l'intention de Monsieur George DUBOIS-DUNILAC : Intervention des pompiers-sanitaires de l'action sociale. Dès 10h vous devrez avoir quitté votre logement »

*S'adressant vers la porte :*

Allez-vous faire foutre! Les chambardements, les chamboulements et tout votre Saint-frusquin de papier d'assignation à déguerpir, ce n'est pas encore au Georges qu'on va les faire. Ici c'est ici. C'est chez moi. Ce n'est pas vrai que vous pouvez me déguerpir comme ça ; je suis un suisse, quand même. Le Georges ce n'est pas un moins que rien. Alors bernique ! Passez vos chemins messieurs les huissiers de la justice.

*Il écoute.*

Voilà. Ils ont compris.

*S'adressant à l'oiseau.*

Pas mon Rouchonnet des Colonies du soleil ? qu'on ne me la fait pas. Faudrait pas aller croire qu'on peut faire ce qu'on veut avec moi. Jamais. Le Georges il ne s'est jamais laissé faire. J'avais prévu. Des provisions j'en ai faites. Des boites. Alors le déguerpissement ce n'est pas encore d'aujourd'hui que ça va se passer. Trois mois. Trois mois que je résiste. Tout seul. Bien enfermé qu'il est resté le Georges. Alors tu vois

Rouchonnet cet ordre d'expulsion, j'ai autant à mieux faire que de le brûler.

*Il brûle la lettre et l'enveloppe, et chantonne*

« Un roman comme tant d'autres, qui aurait pu être le vôtre, gens d'ici ou bien d'ailleurs ». Et voilà. Pourrons encore venir. Trouverons à qui parler. Ce n'est encore pas l'habitude de résister qui me manque. C'est depuis tout petit que j'ai du l'affronter, l'adversité. Alors les batailles ça me connaît. Hein mon Rouchonnet? Toi tu le sais que je suis un vrai dur de la tête dans les idées et les combats. Et ça, bien avant qu'on se connaisse. Je te l'avais dit déjà ça? Tu crois que je te l'ai dit? Je ne sais plus. Attention Georges faudrait pas te laisser aller à radoter. Enfin n'importe. Puisque ça me vient dans l'esprit de le dire, hein mon petit! Oui alors, les combats! à la maternelle! rien qu'avec cette histoire de blondeur dans les cheveux il a tout de suite fallu que je me batte. Juste pour me la faire, ma vie. Et c'est vrai, jamais ça ne se passe comme on le prévoyait. Moi jamais je ne l'aurais imaginé que je me retrouverais un jour dans une ville comme la Genève internationale des droits humains. Mais, voilà, une destinée je l'avais « Bernique de bernique –j'ai dit– j'ai beau être blond je ne me laisserai pas moissonné comme les blés ». Alors tu vois, ce n'est pas encore d'aujourd'hui qu'ils lui feront peur. Au Georges. Oui, depuis toujours tout dressé sur les pointes les griffes toutes en dehors, « Vous direz, vous pouvez faire, mais moi : bernique de bernique! Je ne me laisserai pas faire! Ce que je suis, je le deviendrai » Même l'instituteur, la retraite, devant moi, il devait bien la battre. La queue entre les jambes!... comme Napoléon laissant derrière lui Moscou fumant. Alors là, oui!... que bernique de bernique jamais le Georges il va se laisser intimider. Faut grandir DEVIENS CE QUE TU ES. Tu m'écoutes mon Rouchonnet? Pas que je parle sans que tu t'en occupes, pas que je reste juste tout seul à me défendre

*Il regarde autour de lui.*

S'en prendre comme ça. A mon aparteleir ! Je dis le mien parce que ce bon Monsieur Muller- que la terre lui soit légère- il n'est plus de ce monde. Avant on disait « Notre aparteleir ». On était fier de notre vie ; et de notre travail surtout. Moi les costumes des opéras, et lui, les livres. Il ne reste plus rien de lui ici. Toutes ses machines de la reliure il les a données quand il s'est senti partir. A un petit jeune qui voulait s'installer qu'il les a données. Les machines. Alors il est resté plus que mes costumes. C'est ça là tout ce qui lui reste. Au Georges. Le beau souvenir de son Ahmed et des costumes des opéras. Une fierté de ma vie. Oui, ici c'est un vrai musée. Dans ces panières et sur ces cintres. Partout. Et pour te dire dans le vrai, mon plus beau, c'est celui de la Brunehilde. Il est par là. Faut que je le ressorte. Pour la grande représentation de ce soir. Un feu d'artifice que ça va être. Faut que je fasse des rangements. Faut pas trainer Georges. Ne traîne pas Georges. Là voilà ta cage c'est tout propre dans l'ordre mon Rouchonnet. Je vais pourvoir te raccrocher.

*Elle accroche la cage.*

Vraiment on peut dire que t'es un tout joli et je le vois bien que tu m'écoutes alors je te disais du temps où j'étais tout jeune. Avant ma rencontre avec l'Ahmed. Pas froid aux yeux, le Georges. Je ne voulais pas rester dans le chemin tout tracé. Rien ne me faisait peur. Mais des bagarres et des conflits! Une vraie campagne militaire qu'elle a été toute ma vie dans l'enfance, à supporter les quolibets « Tataouine ! Pédé ! Oh la fille à sa maman ! la salope toute blonde ! ». Rien, on ne lui a rien donné au Georges. Du se battre. Oui, même pour le devenir un apprenti dans la haute couture, vrai que j'ai dû batailler « Trop grandes vos mains mon petit trop grandes pour une petite main. Non, on ne peut pas vous prendre ». Mais le Georges il s'est pas laissé démonter

«Donnez-moi du fil et une aiguille avec le plus petit chas qui se puisse trouver », qui se puisse trouver, oui ! Dans un français comme ça j'ai dit ça ; et hop ! Ni à la une ni à la deux, enfilé dans le chas ; le fil ; des yeux ! Elle en écarquillait!... des yeux ! La patronne « Puisque c'est comme ça, on vous prend ; mais avec votre genre efféminé on va vous appeler damoiseau ». C'était comme ça dans ce temps là. « Damoiseau, vous allez me surjeter cet ourlet, damoiseau, courez à la boutique des boutons et ramenez le choix des couleurs » Damoiseau par ci damoiseau par là... j'allais je venais... je disais oui-oui, mais le Georges, dans le for de son intérieur, la révolte qu'est-ce elle grondait ; grandissait. C'EST NOUS LES CANUTS NOUS SOMMES TOUS NUS. C'est comme ça qu'éduqué j'ai été ; par ma grand-mère. Oui, éduqué à la revendication du ne pas se laisser faire par des plus grands que soi. Mais là, dans cette maison de la haute couture française de l'avenue Montaigne, mon surnois je le faisais. Poli gentil le Georges. Juste pour l'apprendre le métier. J'étais un très fort rapide et c'est comme ça pour cette fois là je me suis retrouvé à partir pour l'opéra. Cette fois-là oui. Je ne savais pas que ça finirait pas me mener jusqu'à la rencontre de l'Ahmed. Moi, sortir, je ne voulais encore pas trop ; il y avait une toute grande manifestation des algériens interdits de sol français, mais tu vois, le travail ; le travail, l'art lyrique et la patronne « Mon petit damoiseau une première c'est sacré ; ce costume, vous allez me le livrer dussiez-vous – oui mon Rouchonnet mon soleil – dussiez-vous !, c'est comme ça qu'elle parlait cette patronne – dussiez-vous faire le détour par Stalingrad ». Il a des jours, où le courage il faut le prendre à bras le corps ; et ne pas aller dire ci ou là un jour de première ; oui ! Dans un jour comme celui là de la guerre du maintien de l'ordre, dans cette journée là, de cette manifestation du Front de la Libération Algérienne dans Paris, ça chantait, ça répétait, travaillait à l'Opéra ; ça ne faisait jamais grève à l'Opéra ; ça ne se laisse pas emporter par les flots de la Seine et de l'histoire ; l'Opéra ; c'est

toujours dressé sur ses pointes ; et dans des costumes ! Des costumes à vous damner la petite créature affriolée de guipures que j'étais dans ce temps là de ma toute jeune adolescence.

Les 10 h ils auront déjà bien sonné non, tu ne crois pas mon Rouchonnet des Colonies du Soleil? C'est dans mon ventre que ça me le dit. Faudra que je mange un peu. Pas te laisser abattre le Georges. Allons mon grand faut pas traîner. Oui c'est ça les 10h ils ont déjà passé. Ne reviendront plus. Pour ce déguerpissement ; ont juste voulu m'impressionner ; c'est au Grand Théâtre, je pense ; ils ont dû intervenir ; c'est ma lettre qui produit son petit effet ; j'ai bien expliqué ; qu'on voulait me déguerpir de mon apartelier avec mes costumes. Alors les directeurs Grands-Tout-Ça ils ont du intervenir ; me laisseront pas. Parce que tu vois, dans les métiers de la couture, on lui a toujours porté de la considération au Georges. Comme cette fois là, cette journée de carnage et que je devais retoucher le costume pour la première du soir. Et alors là, la patronne –une vraie charogne celle là– quand elle m'a dit « Qu'importe le jour et l'heure damoiseau, ce costume vous allez me le livrer à l'opéra. On va vous habiller en fille. Avec votre genre vous passerez. La manifestation vous me la contournerez, mais le spectacle, lui, il doit continuer », et donc comme je te le disais je suis parti, là, en passant par Stalingrad dans les froidures d'Octobre tout habillé en fille. IL NEIGEAIT IL NEIGEAIT TOUJOURS. Fallait le voir le Georges avec sa petite robe! Oui, j'affrontais l'ennemi la tempête le froid le gel ; et les barricades ; le feu ; et l'eau ; surtout l'eau ; la Seine ; toute petite main que j'étais ; là ; de ce temps de l'avenue Montaigne ; j'ai passé par dessus la Seine et les cadavres ; j'avançais. Alors oui, juste arrivé à Stalingrad « M'empêchez pas de passer ! Faut que je sois à l'Opéra » que j'ai bien articulé à la face d'un CRS et alors moi je me suis souvenu de toutes les chansons révolutionnaires de ma grand-mère et j'ai beuglé comme une perdue DEBOUT LES DAMNES DE LA TERRE DEBOUT LES FORÇATS

DE LA FAIM si bien que tout un tas de beaux gars communistes bien solides m'ont entouré; porté en triomphe, le Georges, le damoiseau « A l'Opéra les gars ! A l'Opéra ! ». C'est vrai ! Oui moi là quand j'étais sur la place Stalingrad, ceusses là tous les ouvriers communistes par le derrière de mon dos à me dire « Faut faire comme un agent de liaison de la résistance. Avec ton genre et ta petite robe, tu fais un sourire, et hop ! Ils vont te laisser passer » POUR GOUVERNER IL FAUT AVOIR MANTEAU ET RUBANS EN SAUTOIR qu'il m'a porté à bout de bras tout le peuple de la gauche ; et les communistes !... surtout les communistes ;. Un souvenir comme ça, ça me reste dans le cœur, pour le reste de la vie. Pas peu fier que j'étais ; là ; devant tous les camarades ; du mouvement ouvrier ; aussi faut te rendre compte mon Rouchonnet! Un bouton de rose comme moi, comme ça d'un coup, devenir résistant et les ouvriers là, ils m'avaient fait des pendants d'oreilles QUAND IL REVIENDRA LE TEMPS DES CERISES et je suis passé ; je suis passé. Passé le Georges ! C'est comme ça que je me suis retrouvé là, à l'opéra. Avec cette petite robe. Devant un russo-soviétique tout maquillé en nègre... en Otello « Da !... Cheveux bien blonds... bien jolis cheveux... Vous comme une Brunehilde –c'est comme ça qu'il m'appelait !... son petite Brunehilde– vous réaliste socialiste ! Belle statue ! moi emmener vous dans Patrie du socialisme» et c'est qu'il voulait me coincer à me peloter les fesses ; alors, tu vois mon Rouchonnet, c'est encore tout de suite que le Georges il s'est dressé sur les pointes et toutes griffes dehors je lui ai bien clamé au travers de sa face de bolchévique « On peut bien lui devoir la liberté à l'ours de la Sibérie, mais mon cher Monsieur le Soviétique, quand il s'agit d'honnêteté et de pudeur, une créature de mon acabit elle se dresse toute armée !... comme la Petite Jehanne de France » ; et ça, mon soleil, j'aurais voulu que tu le vois le Georges VOUS N'AUREZ PAS L'ALSACE ET LA LORRAINE et dans le même temps, dans la rue, vers la Seine ça braillait ça braillait ; moi, je me tenais en face de



l'Ours tout barbouillé en nègre , sur un petit tabouret, dans ma petite robe et je me défendais du bec et des ongles : « Faut me laisser tranquille avec mes cheveux blond comme les blés ! Je ne suis pas une créature germano-tudesque ! Il faut me laisser tranquille ! Normal moi, je suis normal ». Oh... mon Rouchonnet, le Georges, qu'est-ce qu'il a dû batailler, se bagarrer!... se défendre contre les insanités « Vous n'allez donc pas me laisser tranquille avec toute ma blondeur ? Et mon aparteleir vous n'allez quand même pas vous n'allez pas quand même. »... Ô mon soleil, qu'est-ce qu'ils ont tous contre moi ? Qu'est-ce donc qu'il peut bien avoir fait le Georges ?

*Une sirène de pompier retentit.*

Ah !... ça, c'est bien encore le feu quelque part ou une personne désespérée qui aura voulu mettre la fin à sa vie ; chez nous, ça, ils ne vont quand même pas venir avec les sirènes et tout le diable et son train ; de toute façon il faut encore que je trouve ce costume de la Brunehilde pour la grande représentation de ce soir ; personne ne peut nous déranger. Allons le Georges, tu dois penser au plus tard. Faut que tu sustentes un peu, oui mon Georges, pas te laisser aller à de la faiblesse.

*Elle ouvre une boîte de conserve et mange à même la boîte.*

Ce n'est encore pas trop mauvais ces nourritures toutes faites dans les boîtes. Tiens je te fais goûter. (*Il donne un peu de nourriture à l'oiseau*) Tu ne manges pas, Ça ne te plaît pas ? Tans pis je te donnerais des graines Où donc est-ce que j'en étais bien ? Georges fait encore bien gaffe à ne pas dérailler dans ta tête. Garde la direction de ce que tu veux faire. Bon. Alors ? Oui. La robe. Une robe de Brunehilde comme celle là que j'ai bien rangée dans les papiers de soie, c'est comme de l'art ; c'est pour sa fin. A elle. Cette Brunehilde. Quand elle brûle dans le feu les flammes ; un costume comme ça c'est comme de l'art. Vrai. Et ici c'est

comme dans un musée ; j'aime bien à être dans mon aparteleir. Avec le souvenir de ce bon monsieur Muller. Ça me chauffe le cœur. Toutes ces guipures, ces fanfreluches ; mais vrai, aller tous les matins à l'atelier des costumes du Grand Théâtre c'était comme une fête ; bon, maintenant je ne peux plus ; alors voilà ; maintenant le Georges il ne va plus dans les coulisses de l'Opéra; ça me manque bien un peu ; mais j'ai toujours su aller de l'avant ; plus d'un tour dans mon sac ! Et allez donc, ce n'est pas mon père ! J'en ai connu d'autres à ne pas me laisser intimider par la première assignation à déguerpir ; tout ce que j'ai vécu dans l'ailleurs de ma vie, ça me donne de la force. Tout petit, pas grandi, je me défendais du bec et des ongles. T'aurais dû le voir le Georges, mon Rouchonnet! Tout de suite le verbe haut à répondre droit dans les yeux. Là, déjà, au curé ! je ne lui avais pas fait dire « Avec votre soutane toute noire vous sentez la mort pire qu'un corbeau ». Là, c'était quand il m'avait susurré dans le confessionnal : « La maison du bon Dieu elle n'est pas faite pour des invertis comme toi; même la Marie-Madeleine avant sa repentance auprès de notre seigneur Jésus Christ, un genre comme toi, elle, la Marie-Madeleine, elle n'aurait pas pu le supporter ! Quelqu'un comme toi, ça n'a pas sa place dans une église ; auprès de la Vierge Marie. L'absolution tu ne peux pas la gagner.». Alors tu vois, longtemps le Georges il a été sans savoir où aller ni avoir un endroit pour lui ; perdu dans le monde ; sans point de raccroche ; dans la grande solitude du pas savoir qui il était. Mais voilà le monde tourne et nous voilà mon soleil pourrons faire pourrons dire nous on est là on est chez nous maintenant. Voilà. Parce qu'ici, c'est ici ; c'est la Suisse. Le Georges il est bien tranquille loin de toutes ces agitations de l'histoire et de la terreur comme celle du temps de l'Ahmed. Parce que, parce que le Georges, ce jour là, cette manifestation ; hein mon Rouchonnet, que je me suis retrouvé là, avec cette petite robe, devant le russo-soviétique tout maquillé en nègre et tout son machin son truc tout dressé et moi alors,

moi je ne sais pas comment ça m'est venu ; jamais je n'avais fait une chose pareille ; dans tout l'auparavant de ma vie : je lui ai mis un coup de poing sur le coin de son museau !... à cet ours nègre soviétique ; un beau raffut avec le directeur de l'Opéra de Paris ; et madame de l'avenue Montaigne « Vous devriez rougir de honte ! Depuis toujours je vois bien que vous êtes d'un genre mauvais » ; et le russo-soviétique il m'a encore chargé en me pointant du doigt : « Ça là créature dépravée. Vice bourgeois. Moi soviétique moralité propre liberté du peuple » ; alors m'ont jeté dehors ; fini le damoiseau ; fini l'Opéra de Paris ; fini, les ouvriers. Les communistes ils ne pouvaient pas le comprendre ; tous, le dos, ils me l'ont tourné « Le socialisme réel c'est la liberté ! Vive l'Union Soviétique ! Toi, tu n'es plus des nôtres » ; alors bien tout seul, le Georges ; tout bien seul. Fini il était fini. Mais là, SOUS LE PONT MIRABEAU COULE LA SEINE ET NOS AMOURS FAUT IL QU'IL M'EN SOUVIENNE alors dans la rue le raffut ; le beau raffut ! Et les gaz lacrymo ! Qu'est-ce que j'ai pu en pleurer des gaz lacrymo !... dans cette journée de la froidure d'octobre dans le carnage des algériens et des gens qui courent dans un sens l'autre ; moi je me suis faufilé ; j'avais ma petite robe et c'est là ; d'un coup, il est venu // Lui // L'Ahmed // Mon Ahmed !.

*Au loin, la sirène d'une ambulance*

Tout à l'heure les pompiers, maintenant l'ambulance !... oui ; encore un celui là ou une celle là qu'aura voulu disparaître dans la mort... Allons Georges, faut te mettre à l'ouvrage à ce train ton rangement il ne sera pas fait.

*Elle ouvre une panier*

Allons les dentelles déjà. C'est joli non ?

*Regardant la cage*

Bon, où est-ce que je vais te réinstaller ?

*Elle décroche la cage et la pose en évidence.*

Là comme ça. Tu pourras voir toute la suite.

*Elle sort des dentelles et les utilise pour décorer tout autour de la cage et de dans son aparteleir elle chante :*

CE SOIR JE SERAI LA PLUS BELLE POUR ALLER DANSER DANSER POUR MIEUX EVINCER TOUTES CELLES QUE TU AS AIME AIME qu'est-ce que j'ai pu aimer rire rigoler quand j'étais jeune. Alors ma mère elle pouvait bien dire moi ma liberté c'est encore vite je l'ai prise. Et c'est avec lui, mon Ahmed, que j'ai connu toute la plénitude de ma vie. Oui mon Rouchonnet. On a remonté les Champs-Élysées ; les Champs-Élysées, je les ai remontés. Dans une petite robe. Aux bras de mon Ahmed. C'est qu'il était malin faiseur de malin. Un souvenir comme ça... avec ses paroles : « Petite, petite ! Oh le mignon » moi, je ne me retournais même pas ; je venais juste d'être congédié de l'opéra de Paris tout esseulé jamais j'aurais pu le penser que moi, que moi c'était à moi que des paroles, comme ça, elles auraient pu s'adresser « Petite, petite ! Oh !... le mignon ! ». Alors bien sûr, avec une insistance de paroles de cet acabit, j'ai fini par me retourner ; et il était là. Lui. L'Ahmed ; mon Ahmed. Sous le porche d'une maison ; avec des yeux et un sourire !... Ah ! Les yeux de l'Ahmed avec son sourire dedans... Tout de suite ça m'a ravi l'âme ; ça m'a chauffé le cœur ; « Petit mignon ! Viens prendre mon bras ; je te fais un triomphe sous l'Arc » ; j'étais toute la bouche bée que déjà il m'avait enlevé, tenu par la taille ; bien fermement ; et on a marché dans la bise ; dans le vent d'octobre ON NE CONNAISSAIT PLUS LES CHEFS NI LE DRAPEAU et je n'étais pas peu fier ; là, tu vois mon Rouchonnet, le Georges il était comme dans l'harmonie de lui-même ; pour la première fois de sa vie ; accroché aux bras de l'Ahmed. Et on remontait par les Champs-Élysées ; à la face de tous les badauds qui s'échappaient des échauffourées de cette journée toute sanglante ; et les noyés ; les noyés de la Seine ; un

massacre d'algériens ; une Saint-Barthélemy des musulmans. Oui, alors tu vois, avec tout ce que j'ai connu, moi, je le sais ; la France c'est un pays bien tout à fait intolérant et insupportable de revendication LIBERTE ÉGALITE FRATERNITE; même moi ; le Georges, qu'est-ce que je n'ai pas pu bien entendre !... avec tous les cailloux et les garçons du foot ; oui ! Les garçons de l'école de la République laïque de la France; une vraie lapidation tout à fait intolérante ils me l'ont faite ; et là, tous en sarabande « Fillette fillette salope toute faite ! Eh... la Tataouine le pédé! La fille à sa maman ! » Et impossible de me réfugier dans l'église du Christ ; je te l'ai dit ; les curés, la vierge Marie, la Marie-Madeleine et tous les saints du paradis assis à la droite de Dieu ils ne voulaient pas de moi dans le prétexte que j'aurais d'abord été pire que ma mère. Alors là, ce jour là, avec l'Ahmed, pas peu fier résistant qu'il était le Georges. Oui, tout innocent tout petit jeune que l'Ahmed il l'a cueilli le Georges. Pur comme au premier jour. Et ça, c'est la réussite de ma vie. Du haut de mes 15 ans. D'avoir trouver un homme comme l'Ahmed. Parce que c'est vrai. Les hommes, moi, ça, avant je ne savais même pas. Chez nous, ma mère elle n'en voulait pas, des hommes « Tous des ivrognes qui te laissent sur le trottoir avec ta gosse » ; parce c'est ça qu'il lui était arrivé, à ma mère ; tombée dans le caniveau ; juste dans les mois de la Libération de la France ; après plus tard, j'ai bien fini par me douter ; d'où je la tenais toute ma blondeur. L'homme, mon père, un allemand c'était ; et ma mère, toute enceinte des œuvres de cet homme là ; un ennemi ; qui l'a laissée choir ; jamais revenu ; alors elle le disait toujours « T'es tout juste un accident toi, un homme faut pas le devenir » et c'est de là que tout le monde me traitait comme un moins que rien. Que toujours on me rejetait sur les bords. « Tu ne ressembles pas à un garçon Tu fais trop fille. Tu crées le désordre dans l'école !... tu ne peux pas rester ici » ; c'est comme ça que le Georges il a été expulsé des salles des catéchismes et des cours de récréation de l'enseignement laïque du

français ; m'ont mis dans des centres spécialisés ; voulaient me redresser ; tout ça juste à cause de cette blondeur et de mes manières délicates. « Un homme ça ne fait pas des larmes ; tu dois devenir un homme, mon garçon », enfin des choses que je ne comprenais pas ; tous, ils voulaient me faire changer ; alors là, dans le centre spécialisé/ alors... oui/ mon Soleil... oui/ les cheveux /les cheveux... toutes mes boucles/ comme ça ; à la terre ; devant moi mes jolies boucles blondes ; toutes coupées ; pour qui me prenaient-ils ? Hein ?... pour qui ? Moi j'étais juste la petite chose de ma grand mère et c'est mes boucles oui/ c'est mes cheveux comme des blés/ ça personne ne pouvait le supporter « Oui mon petit, tes cheveux c'est comme une tache sur le drapeau français » ; mais là ; dans le centre spécialisé ; les boucles du Georges/ toutes à la terre/

*La sonnerie de la porte retentit. Une fois. Deux fois Trois fois. Georges est immobile.*

*Un temps.*

Dis-moi mon petit soleil, tu sais qui ça pourrait bien être toi ?

*Elle parle en direction de la porte*

On n'en a pas du temps à s'occuper des visites ! Le Georges il doit encore finir ses rangements et ressortir le costume de la Brunehilde pour la grande représentation de ce soir. Revenez demain.

*Un temps. Silence*

Voilà ; expédiés ; ceusses là ; alors je te disais – tu vois la tête je ne la perds pas ! mon fil conducteur de ma vie je le tiens – mes boucles donc ; qu'est-ce que j'ai pu en pleurer ; mais j'avais une copine ; dans le centre spécialisé ; alors oui ; celle là ; une vraie copine ; de toute ma vie ma seule amie ; on était tombé en amitié tous les deux ; parce que je l'avais défendue ; un jour ; oui ; les autres pensionnaires du centre – des pas

bien normaux un peu fissurés de la tête – oui alors un jour, ceusses-là ils étaient tous à l’agonir d’injures « Mongolita, Mongolita toute mongolisée » et ils lui faisaient les pires avanies ; alors tu me connais !, le Georges son sang il n’a fait qu’un tour ! Je me suis dressé sur les pointes et j’ai couru sur tous ces fissurés de la tête ; t’aurais dû voir le détalage !... et c’est comme ça qu’avec Mongolita on est restés des amis ; à la vie la mort ; pendant toute une année ; MAIS LA VIE SEPRECE CEUX QUI S’AIMENT ; j’ai été retiré du centre et je l’ai perdue, ma petite Mongolita. Qu’est-ce qu’on pouvait bien s’aimer à se réfugier dans les bras de chacun de l’autre ; et voilà, partie ma Mongolita. Alors moi tout seul. Oui, le Georges encore tout seul. Comme une pierre tombée de la lune dans le désert. Avec un grand froid dans tout le corps. Dans le dessous de l’amour... Ça c’est une chose que j’aimerais bien le savoir. Tu le saurais toi, mon Rouchonnet, c’est où, le dessous de d’amour ?

*Silence*

Allons le Georges ! A ressasser tous ces souvenirs, voilà que tu te laisses gagner par la nostalgie. Faut que je prenne le dessus. Par la force du caractère. Comme j’en ai toujours eu l’habitude. Lutter contre les adversités. Parce que rien, au Georges, on ne lui aura rien épargné. Des très grandes épreuves, ça on peut dire qu’il en aura subies ; et le pire restait à venir. Tout. Toutes les avanies je les aurai connues. Comme ce jour où j’ai voulu porter la plainte devant la police de la république laïque de la France. Pour toutes les tortures que j’avais endurées dans les caves des services secrets de l’Algérie française. Et pour te rendre compte, mon Rouchonnet, une plainte comme celle là, ç’a finit par me mener jusqu’à l’asile de chez les fous ; l’ont enfermé, le Georges. Encore une fois. Oui. Tout drogué de médicaments ; à dormir toute la sainte journée tout groggy à ne plus savoir son nom ni d’où il était sans plus même savoir la conjugaison du futur... j’étais plus, là j’étais plus

*On frappe à la porte.*

Puisqu'on vous dit qu'on n'est pas là ! Ça ! Quand même ! Respectez un peu les gens qui travaillent ; pas là ! Pas là !... le Georges il n'est pas là ; allez voir ailleurs ; qui vous êtes, ça, je ne veux même pas le savoir.

*Un temps. Silence.*

Pas, mon Rouchonnet? Un barricadement je vais le faire.

*Elle pose des montants de bois contre la porte.*

« C'est bien le diable et tout son train qu'il faudrait que je le fasse ce déguerpissement ». Je leur ai dit. C'est comme ça que je me suis adressé à eux dans la première fois qu'ils sont venus : « Mais le Georges ?, où donc est-ce qu'il pourrait bien aller, hein ? Le Georges ? C'est ici, avec monsieur Muller, qu'il a gagné la tranquillité; vous n'allez pas encore me déguerpir! Je suis un suisse quand même ; mes papiers je les ai. Vous n'avez qu'à regarder le passeport rouge avec la croix blanche il est par devers moi. ». Alors le Georges, tout dressé sur les pointes. Oui, encore une fois à devoir me battre ; que j'étais là ; sur le pas de la porte; oh ! Je suis bien le seul ; tous les autres ils ont déguerpi depuis la belle lurette ; mais le Georges, résistant; toujours ; on peut dire ce qu'on voudra bien encore dire, mais moi, ma vie, je la mérite ; fier qu'il en est, le Georges. C'est comme une grande épopée. Avec des rencontres dans l'histoire du monde. Mais maintenant oui. Tout seul. Mais pas triste hein. Non pas triste. Ça que non. Avec toi mon Rouchonnet, c'est comme une présence d'amour. Et les caresses de l'Ahmed, dans tout mon souvenir je les sens encore. Mais là, Rouchonnet quand même. Mon Ahmed. Il n'aurait pas dû. Une disparition comme ça. Un grand coup porté ; comme à ma mère oui ; toute abandonnée ; c'était ça, là, qu'elle me le prédisait « Les étrangers ils finissent toujours par t'abandonner. Tu finiras abandonné et surtout ne ramène pas ce bicot à la maison ». Tu vois, ma mère c'est comme ça qu'elle parlait « Mes amis,



c'est des vrais français de la France ! C'est Algérie française mes amis MARECHAL NOUS VOILA » qu'elle piaulait dans la cuisine ; oui mais moi le Georges, grandi, bien grandi sur la route du devenir qui j'étais. Adieu la mère Patrie! vive la révolution. Juste à peine devenu bouton de rose, j'étais déjà dans les bras de l'Ahmed. A remonter les Champs Élysée. Comme un vrai couple. J'aurais voulu que tu nous voies mon Rouchonnet, l'Ahmed et moi. Dans notre petit gourbi. Parce qu'il fallait quand même se tenir caché des services secrets et des salopards de l'OAS ; dans le fond d'une cour on était tous les deux ; lumineux ; avec le sourire de l'Ahmed qui renvoyait le soleil de l'Algérie et de toute l'Afrique ; et des chansons ; des chansons à n'en plus finir J'AI DEUX AMOURS MON PAYS ET L'ALGERIE; heureux!... qu'est-ce que j'ai été heureux; avec l'Ahmed; dans notre gourbi du vingtième arrondissement de la ville de Paris; et toujours de la visite ; les copains du F. L. N ; parce que je rendais bien des petits services ; porteur de valises ; enfin, porteuse !, comme c'était dans cette époque où je m'habillais d'une petite robe. Pour me dissimuler des polices de la préfecture de Paris. Fallait le voir le Georges! Avec ma taille toute fine et mes cheveux qui bouclaient « Faut laisser pousser tes cheveux » c'est l'Ahmed qui le voulait ; alors j'ai bien profité. J'allais ; je venais « Tu dois aller dans cet hôtel tu prends cette valise VIVE L'ALGERIE ALGERIENNE ! » Moi je laissais dire ; mais dans le fond de mon intérieur de ma jeune adolescence j'espérais que là-bas dans l'Algérie ils feraient une révolution socialo communiste ; avec les communistes de la France ; partout la révolution ; plus de riches ; plus de pauvres ; partout la LIBERTE OU L'AMOUR; qu'on aurait le droit à la terre et à tous les fruits qui vont avec ; que je partirais avec l'Ahmed ; qu'on s'installerait ; je me serais bien vu à la tête d'un petit garage ; et l'Ahmed, plein de cambouis. Mais voilà LE VIE SEPARÉ CEUX QUI S'AIMENT; il y avait de la dissension politique chez les ceusses-là ; du Front de la Libération ; et il

faut dire aussi qu'il y en avait plus d'un qui me regardait de travers ;  
« Un musulman il ne doit pas se mettre avec des créatures comme ça »  
qu'ils disaient en me crachant sur les pieds ; Oui, tu vois mon  
Rouchonnet, on était bien encore entouré par des ennemis et tous les  
saloparts les bourreaux de l'OAS ; et alors d'un coup, l'Ahmed, disparu ;  
fini. Fini les copains du Front de la Libération ; fini le petit gourbi notre  
nid d'amour ; et quand je repense au petit garage qu'on aurait tenu c'est  
encore comme des sanglots qui me remontent dans tout le corps ; et les  
cicatrices... Oh !... les cicatrices. Comme ça fait encore mal...

*A la cantonade, elle appelle :*

L'Ahmed ? Mon Ahmed ? C'est juste moi ! Faut que tu me répondes...

*Silence*

C'est ça là qui me déchire. Tu vois mon Rouchonnet. Pas savoir. Pas  
savoir. L'Ahmed où il aurait bien pu disparaître ; ça, le Georges il ne l'a  
l'ai jamais su ; et les combattants du Front de la Libération à se défiler ; à  
me demander « Il est où l'Ahmed ? C'est de ta faute ; les créatures  
comme toi c'est juste bon à expédier dans les bordels des coloniaux » et  
alors aussi tous ces types des services secrets de la France de l'OAS à me  
dire à me battre et les coups, oh !... tous ces coups ; là ; sur le corps du  
Georges. « Ton arabe ton raton ton crouïa ton bougnoule, sale fiotte de  
travelo à la manque, l'Ahmed, où donc il s'est enfui ? ». Et tous en  
sarabande autour de moi ; mais le Georges ; rien ; serré les dents ; sous  
tous les coups. Oh !... ça, toutes les marques les cicatrices je les garde  
encore ; mais je ne veux pas en faire tout le diable et son train ; le  
Georges, les dents, il les a serrées ; avec bien de la souffrance ; là-dessus,  
je n'ai pas plus à en dire que ce que je veux bien en dire ; parce que, ce  
qu'on a vécu, on l'a vécu ; mais dans ma mémoire ça ! la baignoire et les  
coups dans les organes du sexe, et tous les bandages au fond de la  
bouche pour étouffer mes cris, et dans l'anus, oui là dans l'anus,

l'électricité et toutes les infirmités que ça m'a données, c'est dans le grenier de ma mémoire ; et sûr qu'un jour ça va germer ; éclater ; fleurir et brûler ; oh !... cette douleur de grand coup de canif et mon sexe là, qui gicle dans le sang, et l'Ahmed... mon Ahmed tout disparu ; dans la grande tourmente de l'histoire ; alors fini, finies les chansons. Oui tout fini. Le Georges tout son destin voilà qu'il devait le reprendre en mains ; sans rien ni personne pour se soucier de lui. Voilà. Encore une fois oui, tout en dessous de l'amour... vraiment là c'est où le dessous de l'amour ? Qui pourrait bien le savoir ? Rouchonnet Rouchonnet tu le sais toi, où ça pourrait bien être, le dessous de l'amour ?

*Du regard elle inspecte la pièce.*

Voilà maintenant le Georges faut que tu te prépares. Pas que les autres là ; dehors ; on ne sait jamais ; des vandales oui ; sans la connaissance des préciosités de l'Opéra et de toutes ses étoffes bien rares ; oui ; faut que je déballe aussi tout ça ; ce musée des costumes.

*Elle déballe des costumes qui sont dans son appartement ; l'action se poursuit pendant qu'elle parle.*

Alors, après, ensuite, à la disparition de l'Ahmed, toute ma vie à la reconstruire. Oui, les caves de l'OAS des services secrets ça m'avait bien changé dans mon corps. L'amour c'était fini. Mort l'amour. Atrophié des parties intimes le Georges. Pourtant ils ne voulaient pas me lâcher. Ceusses-là. Les Grands Tout Ça de la France de la république une et indivisible. Oui, pour une fois j'avais reçu une convocation ; pour la conscription des jeunes garçons au service des militaires ! Alors tu vois Rouchonnet j'ai pas manqué de leur dire « Mon truc il a giclé dans les caves des services secret de la France ; le Georges il a été noyé castré dans les baignoires de l'OAS alors il ne faut pas compter sur lui pour aller défendre l'État français ; même la Jeanne d'Arc elle ferait la dégoûtée pour un pays qui est allé semer la terreur et le désordre sur

tous les continents de la terre et spécialement en Afrique. », Alors, après ils m'ont envoyé à l'asile des fous réservé aux militaires. Un asile de fous militaire, quoi. Toute une visitation médicale, j'ai du l'endurer ; tout par le devant ils l'ont ausculté le Georges. Et pour te dire dans le vrai ce n'était pas joli-joli à voir ; tout esquiné avec les bourrelets de la cicatrice. Mais les épreuves les endurances de la vie pas finies. Oui alors pour une fois, ceusses là les fous militaires tous autour de moi ; derrière les murs de l'asile ils m'avaient trainé; j'ai cru que j'allais finir totalement esquiné ; par ces hommes ; à trois ils s'y sont pris ; tout écarté en avant ils m'ont fait mettre ; avec deux qui me tenaient ; une terreur si grande ; « T'es une fiotte à crouïas, pire qu'une salope qu'aurait couchée avec les boches ; et déjà, t'es qu'une moitié de boche toute blonde » et alors là, tous les trois, ces hommes, et moi tout écarté et moi j'ai crié comme un fou « Ahmed ! Ahmed ! Vive l'Algérie Algérienne ! ». Et j'ai chanté là ; encore oui ; le Georges il chante DEBOUT LES DAMNES DE LA TERRE DEBOUT LES FORÇATS DE LA FAIM je me suis redressé tout devant eux. Fallait le voir le Georges le poing levé qu'il était. Je peux te dire que ç'a frisé l'assassinat ; la lapidation ce n'était pas loin que je la subisse ; mais DEBOUT LES DAMNES DE LA TERRE le poing levé, ces trois là, enfuis ! Alors c'est comme ça qu'ils m'ont dit de repartir ; dans la vie du dehors ; « P5 réformé psychiatrie 5 » oui ; comme un tout fou bon à camisoler dans un cachot toute sa vie ; m'ont quand même laissé repartir. Alors, là, dehors... l'air ! Tu ne peux pas savoir l'air comme je l'ai respiré ; là, quand j'ai fui dans la Suisse exilé dans la Suisse pour me retrouver ici. Dans l'aparteleir.

*Il chantonne :*

*« Mon Histoire c'est l'histoire d'un amour*

*Ma complainte c'est la plainte de deux cœurs*

*Un roman comme tant d'autre*

*Qui aurait pu être le vôtre*

*Gens d'ici ou bien d'ailleurs »*

Georges, le grand déballage de la fin faut encore que tu le fasses.

*Il ouvre les panières, déballe des costumes ; la pièce en est maintenant envahie.*

Les bidons de l'essence, tu te souviendrais pas où je les aurais mis ?

*Il regarde autour de lui.*

C'est joli l'apartelier, avec tous ces costumes, hein?... pas, mon Rouchonnet? On est bien heureux, ici; sans rien ni personne pour venir nous dire ceci cela. Et ce n'est encore pas là, cette sommation à déguerpir, qui va me faire peur ; ici c'est ici ; c'est chez moi ; jusqu'au sang jusqu'au feu jusqu'à la dernière goutte je le défendrai, l'apartelier. Pas Rouchonnet? Qu'il faut que je me défende? Rien que pour le souvenir de ce bon monsieur Muller. – que la terre lui soit légère – un honnête homme comme lui, c'est encore une vraie chance que j'ai pu le trouver. Jamais un mot plus haut que l'autre « Mon cher Georges – qu'il disait toujours – mon cher, mon ami chacun porte sa croix et je n'ai pas à juger du monde et je ne veux pas prendre parti dans les soubresauts de l'histoire ; ça ne me regarde pas ». On s'était monté notre atelier commun ; lui c'était la reliure ; et moi, c'est la couture que je faisais ; « GEORGES HABILLE LES RONDES » c'était ma spécialité et ça marchait bien. Mais j'avais la grande nostalgie des costumes de l'opéra ; et là, quand ç'a pu se trouver, pas hésité le Georges. Oh que non ! C'est monsieur Muller qui m'a mis la puce dans l'oreille « Georges, mon cher il y a une annonce pour un costumier au Grand Théâtre de Genève ». J'ai tout planté « Allez ! Au revoir mesdames les rondes, le Georges le voilà reparti dans le monde du spectacle ». C'est comme ça que j'ai pu me retrouver avec les permis pour l'habitation à Genève. Alors oui. LA VIE. UNE VIE. LA VRAIE VIE. Tout réconcilié avec lui même le Georges. Tranquille. Avec l'Ahmed dans mon souvenir qui m'embellissait la vie.

Et Monsieur Muller – que la terre lui soit légère –, avec ses livres ! Une instruction de la poésie il me l’a donnée ; ici ; dans l’aparteleir; LA TERRE EST BLEUE COMME UNE ORANGE ! Des soirées à me lire des poèmes ; c’est comme ça que notre compagnonnage on l’a vécu. Dans la fraternité. Lui, il ne s’intéressait pas à la chose, et moi... moi... bien trop esquiné par les organes. C’était bien finies les galipettes pour le Georges. Faut dire aussi qu’avec l’Ahmed j’avais déjà bien connu ce qu’il faut connaître de ce côté-là. Alors les deux, nous, monsieur Muller tout tranquilles ; ici ; dans ce logement ; avec nos ateliers de couture et de reliure; oui, ici ; dans l’aparteleir.

*Continuant de fouiller elle sort le costume de Brunehilde.*

Là le voila. Le plus beau. Mon grand œuvre. Le costume de la Brunehilde. C’est juste son costume avant qu’elle se jette dans le feu.

*Elle écoute*

Sont calmés ; maintenant le silence ; vont par revenir; c’est de l’intimidation ; là, voila. Tranquille, il est tranquille le Georges hein mon Rouchonnet? C’est tout bien exposé. Tout le passé de la mémoire. C’est quand même vrai qu’on est bien ici ; à l’abri des soubresauts du monde.

*Des coups violents sont frappés contre la porte*

Allez-vous faire foutre ! L’intimidation ce n’est pas encore au Georges que vous pourrez la faire ! Continuez encore un peu, et moi je fous le feu. Vous n’avez qu’à venir vous y frotter ! La Bérézina c’est encore vite que vous allez la repasser LAISSANT DERRIERE LUI BRULER MOSCOU FUMANT!

*Les coups contre la porte cessent. Silence.*

Ce costume de la Brunehilde c’est quand même un beau costume.

*Il met le costume.*

La, me revoilà prête. A Nouveau. Avec une robe. Comme du temps des combattants du Front de la Libération. De la liberté et des Indépendances. Oui.

Alors tu vois mon Rouchonnet des Colonies du Soleil, maintenant qu'on en est là où je voulais arriver, le mieux c'est que je te la donne ; ta liberté ; faut t'en aller ; à rester avec une comme moi tu ne gagnerais rien, et je ne veux pas t'emmener là où je m'en vais.

*Elle ouvre la cage.*

Le soleil c'est par là

Adieu mon Rouchonnet

Traverse les mers

Pars en Afrique,

J'arrive Inch Allah//

Bon les bidons maintenant.

*Elle sort de dessous les étoffes des bidons d'essence ; en verse le contenu sur le sol, puis, sur elle.*

Allez !... au revoir la compagnie. Le Georges il part retrouver l'Ahmed et son monsieur Muller. Faut pas dire quand même, des gens généreux, ça peut encore se trouver.

*Il sort un briquet de sa poche*

**FIN**

Genève, Collonges-sous-Salève, Dakar 2009